



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

Robe de Tulle garnie de Biais de Tulle Bordés En rouleaux de satin Coiffure ornée de Clochettes Brillantines. Exécutee par M^r. Narcisse.

Barrau.



PETIT
COURRIER DES DAMES,
OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit-Courrier des Dames*, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

L'ARRIVÉE du cygne de *Pésaro* est maintenant le sujet des plus intéressantes conversations. Ce n'est plus aux ouvrages de Rossini que se borne l'enthousiasme des *dilettanti*; c'est à sa personne même que leur culte s'adresse. On n'est pas homme de société si l'on n'a pas assisté à son ovation, si l'on ne sait comment il marche, parle et sourit. Son signa-

lement est dans tous les journaux, ses portraits dans tous les salons. La présence de Rossini dans sa loge, sur le théâtre, est le *nœc plus ultra* du bonheur, non-seulement pour les amateurs du Théâtre-italien, mais pour une foule d'adeptes, heureux de contempler enfin l'idole de leur enthousiasme. Jamais triomphe ne fut plus complet, jamais apothéose ne fut plus généralement célébrée, et, si les accords d'Amphion virent s'élever des murailles, si la lyre d'Orphée sut attendrir les enfers, les sons magiques de Rossini ont opéré un miracle non moins grand, puisqu'ils ont fixé depuis plusieurs années l'enthousiasme des Parisiens.

Êtes-vous *piccinistes*? Êtes-vous *gluckistes*? vous demandait-on il y a trente ans. Êtes-vous *rossiniste*? est aujourd'hui une des premières questions que l'on vous adresse dans le monde, et à laquelle quelques *dilettanti* peuvent se dispenser de répondre en montrant seulement leurs chapeaux à larges bords, à tête pointue, à rosette en ruban sur le côté. Tels sont, non pas les chapeaux généralement à la mode; mais bien les chapeaux à la *Rossini*, adoptés par les plus ultra enthousiastes de la belle musique du célèbre compositeur dont la présence agite tous les esprits.

Qu'importe de quel pays nous vient la mode? dès qu'elle est bien extravagante, elle est délicieuse, disait hier un élégant en essayant un manteau copié fidèlement sur celui d'un *dandy* arrivant de Dublin. Ce manteau, en drap rayé rouge et brun, était doublé en pluche rouge; le collet droit garni de même en dedans, et le tour du manteau liseré d'un passe-poil rouge. Nous citons cette mascarade pour l'avoir vu porter à un original très-outré fashionable; nous la citons, non comme une mode, mais comme nous pourrions parler du costume d'un habitant du *Kamtschatka*.

On porte des redingotes avec un collet agraffé en militaire; ces redingotes dont le collet, les manches et le devant sont garnis en astracan noir, sont ornées de gances plates et de brandebourgs; d'autres, en castorine gris-blanc ou brun, ont aussi une certaine forme militaire, c'est-à-dire que les devans sont croisés et se portent boutonnés; les poches sont

placées à la hauteur des hanches , de manière à pouvoir y mettre très-commodément les mains.

Rien de nouveau dans la coupe des habits ; on n'a pas même aperçu la moindre altération dans la disposition des collets. Les gilets en étoffe rayée se portent toujours pour le matin en forme cuirasse ; les plus élégans que nous ayons remarqués étaient en une sorte de velvantine, dont une raie en soie était brochée par petits dessins en or ; ces gilets se portent en toilette , et se font à schall. Après les pantalons noirs, ceux couleur gris-pâle sont les plus distingués.

Et nous aussi, Mesdames, nous avons des chapeaux à la *Rossini*. Vous pensez bien qu'ici l'harmonie des couleurs est la première chose que l'on a dû observer dans la disposition des ornemens de ces chapeaux ; nul rapprochement *discordant* entre les nuances des rubans et de l'étoffe. Tout y est d'un *accord parfait*. Nous nous promettons un vrai plaisir en vous en offrant incessamment un gracieux modèle.

On voit des chapeaux, des bonnets et jusqu'à des coiffures à la *neige*. La neige est sensément représentée par des quantités de petites fleurs blanches en velours très-rapprochées les unes des autres ; et, pour les coiffures, on divise les cheveux en très-petites mèches, qui, ainsi disposées et frisées de manière à faire le crochet, forment des deux côtés des tempes deux grosses touffes de cheveux qui doivent figurer deux *boules de neige*.

On forme des turbans en velours noir, dont on entremêle les draperies ou les crevés de fleurs rouge-foncé : c'est jusqu'à présent tout ce que nous avons emprunté au goût espagnol que l'accord de ces deux couleurs. C'est aussi les couleurs des magiciennes, dira-t-on : eh bien ! les Françaises ne donnent-elles pas toujours une grâce magique à tout ce qu'elles adoptent ? et, sans jamais craindre de ressembler à la sibylle d'*Ipsibœ*, elles peuvent offrir quelques rapports avec *Circé l'enchanteresse*, lorsqu'on les voit revêtues de ces couleurs *diaboliques*.

VARIÉTÉS.

CORRESPONDANCE.

« *A six mois ! Oui , à six mois !... Et qui peut donc ainsi*
 « *se confier à l'avenir , me disais-je en lisant dans le Petit*
 « *Courrier des Dames un article intitulé le Rendez-vous en*
 « *voyage ?* (1) *A six mois , se sont répété deux jeunes gens à*
 « *l'instant où ils se séparaient !... Oh ! quelle est donc l'heu-*
 « *reuse crédulité de cette femme qui remet à six mois une*
 « *espérance qui n'est garantie que par les souvenirs ? Quelle*
 « *est la confiance de cet homme qui s'engage à ressentir dans*
 « *six mois le même intérêt qui semble l'animer aujourd'hui ?*
 « *Ah ! sans doute l'un et l'autre ont oublié dans leurs derniers*
 « *adieux combien sont fragiles ces promesses qui brillent si*
 « *vivement à l'imagination , et retombent si doucement sur le*
 « *cœur ! Ils ont oublié cette fatalité qui plaça l'inconstance*
 « *si près du désir , l'oubli si près du bonheur ! Ah ! puissent-*
 « *ils ne pas oublier ce même retour dont l'espérance vient*
 « *consoler leur départ ! puissent-ils ne pas être un nouvel*
 « *exemple des variations de l'esprit ! Hélas ! peut-être qu'alors*
 « *que les six mois seront écoulés , Corinne retournera seule*
 « *au rendez-vous !... Peut-être y cherchera-t-elle vainement*
 « *cet Ernest dont le récit vient de nous offrir un charme si*
 « *touchant ! et peut-être les observateurs du Petit Courrier*
 « *attendent-ils inutilement la suite du Rendez-vous en voyage !*
 « *Que la morale de cet article soit pour tous , et le mys-*
 « *tère pour un seul . »*

Nous avons reçu cette lettre quelques jours après le départ du n° du 15 novembre ; quelques-uns prétendent qu'elle fut dictée par un austère moraliste ; d'autres , au contraire , qu'elle fut inspirée par une femme intéressée dans le voyage même. Quoi qu'il en soit , le sens moral qu'elle renferme nous engage à l'insérer , et peut-être ne sera-t-il pas inutile à ceux qui , engagés dans une promesse à six mois , se reposeraient trop facilement sur la constance de leurs désirs.

(1) Voyez le Numéro du 15.

THÉÂTRES.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Rodolphe. — Un dernier jour de Fortune.

TELS sont les titres de deux nouveautés, offertes en peu de jours aux amateurs, par le théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle ; rien n'est moins étonnant ; mais ce qui a droit de surprendre, c'est que les deux ouvrages ont obtenu un égal succès ; ce qui est plus rare encore, c'est qu'ils le méritaient tous les deux ; enfin ce qui n'est plus pour personne un problème, c'est que l'une et l'autre de ces productions doivent la moitié de leur existence (du moins faut-il le croire) au père commun des trois cinquièmes des comédies, drames, opéra-comiques, vaudevilles, mélodrames prodigués sur toutes nos scènes, je veux dire M. Scribe. On serait quelquefois tenté de lui faire un reproche de cette fécondité vraiment infatigable, qui écrase toutes les réputations rivales, qui lasse les cent voix de la renommée..... des spectacles, qui doit être désespérante pour les jeunes auteurs avides de s'élancer dans la même carrière ; mais enfin, faut-il lui pardonner aujourd'hui tant d'abondance, puisqu'en un même soir il provoque tour-à-tour et les larmes, et les éclats de rire, que la gaieté et la sensibilité qu'il excite, n'ont rien qui blessent le bon goût, et sont toutes deux de fort bonne compagnie. Et quand il serait vrai, comme le répètent avec un malin plaisir plusieurs jaloux qui aiment à jouer sur les mots, que les associations sont pour beaucoup dans ce genre de compositions, qu'il en est d'elles comme de certaines compagnies de commerce ou d'autre nature, dont le bailleur de fonds, ou l'homme assez heureusement placé pour obtenir tout du gouvernement, sait attacher avec adresse son propre nom à ce qui se fait de mieux dans la réunion dont il est comme le soutien ; encore devrait-on savoir gré à un pareil auteur d'avoir du goût et du tact au point qu'alors même qu'il n'aurait d'autre part dans la facture d'une pièce, que celle que lui donne la peine de la monter, il devrait s'attribuer encore la moitié du succès de la représentation. Mais soyons assez justes pour convenir que M. Scribe est mieux ici que ce qu'indique son nom ; et d'ailleurs avouons encore qu'on trouve assez, dans les deux nouveaux ouvrages, de ces petits moyens qui lui appartiennent et qui se retrouvent dans toutes les pièces qui lui passent par les mains, pour ne pas lui disputer ici ses titres à la paternité.

Le théâtre de M. Goëthe, auteur allemand fort distingué et fort connu, a fourni le premier des deux sujets. Le héros de la pièce, Rodolphe, après avoir été très-bon marin et très-mauvais sujet, s'amende tout-à-coup, et, au retour d'une expédition lointaine, s'associe au commerce d'un nommé Antoine, honnête négociant avec lequel il est lié depuis long-tems. Modèles d'honneur et de probité, les deux amis n'ont chacun pour toute famille que leurs jeunes sœurs : les établir un jour, telle semble être leur espérance, le but de leurs soins et de leurs travaux. Louise, sœur d'Antoine, est une jeune fille bien simple,

bien ingénue; Thérèse, plus sensible, peut-être un peu romanesque, est pénétrée pour son respectable frère d'une reconnaissance profonde; elle le considère comme un bienfaiteur, comme un père, et sa tendresse pour lui va jusqu'à l'idolâtrie. Rien ne peut l'en détacher, pas même l'offre de la main de Muller, jeune officier distingué, qui la recherchait. Rodolphe paie tant d'attachement du plus tendre retour; il témoigne à Thérèse tout le prix qu'il met à cette préférence, et la jeune fille qui trouve bien naturel d'aimer un frère aussi bon, lui promet de lui conserver tous les instans de sa vie, et de ne point le quitter. Cependant cette promesse a redoublé l'affection de Rodolphe; elle devient assez forte pour le rendre jaloux de toutes les prévenances dont sa sœur peut être l'objet; une scène pénible, où leur tendresse mutuelle est mise à la plus rude épreuve, a de quoi alarmer sur la nature des sentimens qu'ils éprouvent l'un pour l'autre: le bon Antoine aimait en secret la sœur de son ami; comme il est sur le point de marier Louise sa propre sœur, il cède à l'idée flatteuse de faire deux heureux en un jour, et avoue sa flamme à la charmante Thérèse qui, un peu embarrassée, lui répond qu'elle eut toujours pour lui une vive amitié. Antoine, abusé par ce mot, qui lui semble dicté par une modestie virginale, saisit la main de Thérèse, la presse contre ses lèvres,..... quand tout-à-coup Rodolphe paraît; son dépit éclate malgré lui; il oublie tous les sentimens qui l'attachent à Antoine, l'outrage et le chasse de chez lui. Thérèse est alarmée; ses yeux se dessillent; elle voit avec douleur la conduite de son frère, lui rappelle les nœuds par lesquels ils s'appartiennent et lui fait honte de sa conduite envers Antoine; le repentir pénètre dans l'ame de Rodolphe; il faut écrire à Antoine; c'est Thérèse qui s'acquitte de ce soin; il revient auprès d'elle; plus sage, plus éclairée, l'infortunée Thérèse, après un entretien qu'elle a eu avec Louise, a reconnu bientôt qu'elle brûlait pour son frère de feux illégitimes; effrayée des progrès de sa fatale passion, elle a résolu d'épouser Antoine, de fuir Rodolphe. Antoine est rappelé, il est au comble de ses vœux; Rodolphe, désespéré, déclare qu'il va s'embarquer, et demande solennellement à Thérèse un moment d'entretien avant son départ. Là, tout ce que le pathétique a de plus fort, tout ce que l'amour a de plus violent, enflamme les discours du malheureux Rodolphe; il descend jusqu'au fond du cœur de l'intéressante Thérèse, lui prouve qu'elle n'aime, qu'elle n'a jamais aimé que lui; et, quand cette vertueuse amante, si digne de pitié, effrayée de sa brûlante tendresse, qui a pris à ses yeux tout le caractère d'une flamme criminelle, se fait horreur à elle-même, Rodolphe, voyant sa pénible inquiétude, la serre dans ses bras, la rassure avec tendresse, lui dit qu'elle peut l'aimer sans crainte, sans scrupule, que son amour n'a rien de coupable; Thérèse, émue jusqu'aux larmes, le regarde en tremblant, semble interroger son regard, et ne peut contenir son ivresse en apprenant..... qu'elle n'est pas la sœur de Rodolphe; qu'orpheline dès le berceau, elle fut léguée par sa mère, à bord d'un bâtiment corsaire, aux soins charitables de l'homme généreux qu'elle a pris jusqu'à ce jour pour son frère. Qu'on juge des transports des deux amans! Cependant Antoine est revenu,

il a tout appris ; mais, dissimulant ce qu'il sait, il vient réclamer la parole de Thérèse qui, sans lui rien dire, le laisse arbitre de son sort ; Antoine prend sa main, la place dans celle de son ami, lui fait un tendre reproche du silence qu'il a gardé, et se prépare à jouir du bonheur que vont goûter ses amis.

Ce petit drame est, comme on voit, plein d'un grand intérêt ; ce qu'on ne verra pas ici, ce qu'il faut aller voir, c'est la manière dont les scènes sont artistement liées entr'elles ; c'est le jeu touchant des acteurs qui se sont vraiment surpassés. Gontier, Numa, Mmes Théodore et Déjazet n'ont rien laissé à désirer, si ce n'est que Numa n'a point assez corrigé son ton nazillard, et que Mlle Virginie se laisse toujours aller à ces inflexions de voix triviales qui ne sont pas bonnes partout.

On a donné, à la suite de *Rodolphe*, le charmant vaudeville, *Un dernier jour de Fortune* : c'est le triomphe de Numa : le sujet est assez neuf. Un valet enrichi, plus philosophe qu'on ne l'est dans cette classe, a gagné cent cinquante mille francs à la loterie ; il quitte Toulouse, sa ville natale, et vient s'établir à Paris, résolu de suivre le plan le plus beau qui puisse être tracé par le plus sage de tous les sages. Plus attaché qu'on ne l'est communément à son état primitif, au lieu de jouir paisiblement des ressources honorables que sa nouvelle fortune lui présente, il s'établit dans un des plus beaux hôtels garnis de la capitale, et là, tranchant de l'homme comme il faut, il affiche un luxe effréné, substitue au nom vulgaire de *Lapierre*, le nom brillant de *M. de Saint-Pierre*, prend un nombreux domestique, équipage, cabriolet, paie largement ce qu'il doit à l'hôtel, donne des pièces d'or, au lieu de pièces d'argent, aux valets qui le servent, et notamment à une jolie soubrette qu'il a distinguée ; se conduit enfin en homme décidé à manger cinquante mille francs par mois. Mais, au milieu de ce brillant désordre, tout en passant pour original, il se fait chérir de tout le monde ; il n'y a personne qu'il n'ait obligé. Cependant, depuis trois mois que dure ce somptueux train de vie, ses fonds ont baissé considérablement : arrivé au dernier jour du trimestre, il n'a plus que quatre mille francs à dépenser. Que fait-il ? il emploie les vingt-quatre heures de prospérité qui lui restent à se choisir un maître tel qu'il le veut, c'est-à-dire bon envers ses valets, sans intrigues, ayant une femme et une place : deux personnes de l'hôtel, sur qui il avait jeté les yeux, ont la réputation de battre leurs gens ; il y renonce ; mais un jeune homme, qui vient pour lui disputer la main de la fille de Mme de Lostange qu'il sait lui avoir été offerte, lui semble le maître qu'il lui faut. L'espèce d'interrogatoire qu'il lui fait subir amène une scène tout à fait comique. Ce jeune étranger est M. de Morinval, seul rejeton d'une illustre et puissante famille, que l'on croyait mort depuis longtemps. Le prétendu M. de Saint-Pierre, se rappelant l'esprit d'intrigue qu'il avait dans le service, sachant que l'immense héritage des Morinval va passer à des collatéraux, parce qu'on ignore l'existence du jeune homme, le met à même de recouvrer sa fortune ; en même tems, il intrigue si bien auprès de Mme de Lostange, dont il fait semblant d'être épris, que, dans l'espoir de se voir l'épouse de

M. de Saint-Pierre, qui lui en donne la promesse écrite, elle renonce à avoir un arrière-petit-cousin du ministre pour gendre, donne au jeune Morinval la place qu'elle avait obtenue pour le parent de l'Excellence, et en même tems la main de sa fille. Au moment où elle s'attend à voir reparaitre M. de Saint-Pierre pour s'unir à lui, arrive à sa place le laquais Lapierre, qui, content d'avoir joué le rôle d'un homme riche et bienfaisant, d'avoir fait le bonheur du jeune maître qu'il s'est choisi, rend à Mme de Lostange sa parole, et demande à M. de Morinval, pour seul prix des services qu'il lui a rendus, la faveur d'être au sien, avec l'aimable soubrette dont il obtient sans peine la main. On conçoit bien que M. de Morinval lui accorde, au lieu du titre de valet, celui d'ami, et lui promet de le garder toujours comme tel auprès de lui.

Cet acte, un peu long, mais très-divertissant, est semé de couplets à la fois gais et philosophiques, que j'aurais voulu retenir pour en faire part à mes lecteurs; mais je n'ai retenu que ce qu'on appelle *le trait* de quelques-uns des plus marquans: ainsi notre valet enrichi, oubliant ce qu'il est devenu, fait l'aveu suivant:

Pour avoir leurs soins obligeans,
A mon nouvel état rebelle,
Lorsque je sonne un de mes gens
Je crois toujours que je m'appelle.

Dans un charmant tableau qu'il trace des plaisirs qu'il goûte à Paris, on trouve ces quatre vers:

Des amours la joyeuse troupe
Versait les vins les plus exquis,
Et mes lèvres vidaient la coupe
Que ma main remplissait jadis.

Au moment d'être ruiné, il dit:

Du naufrage que je redoute
Ne pouvant être préservé,
Faisons du moins un peu de bien en route;
C'est toujours cela de sauvé.

Enfin, n'ayant plus rien, il quitte l'habit brodé, en disant:

C'est un fardeau que la richesse,
C'est un fardeau que l'on quitte à regret.
.....
.....
Et le captif dont on rompt l'esclavage,
En soupirant reprend sa liberté.

Je ne pousserai pas plus loin mes citations, bien qu'ayant habité la province, je sache par moi-même le plaisir que procurent au sein de la retraite ces lectures agréables qui vous font, en quelque sorte, assister aux représentations mêmes des ouvrages dont on rend compte. Nos abonnées de Paris nous pardonneront cette fois notre prolixité, en considération de nos abonnées des départemens et des pays étrangers.

P.

A ce Numéro est jointe la planche 177.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.